

Le signe claquemuré La littérature à l'aube du Big Crunch

Jean-Pierre Vidal

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vidal, J.-P. (2016). Le signe claquemuré : la littérature à l'aube du Big Crunch. *Les écrits*, (147), 281–292.

JEAN-PIERRE VIDAL

Le signe claquemuré

LA LITTÉRATURE À L'AUBE DU **BIG CRUNCH**

Ici se met en scène la fausse sortie d'un autisme généralisé.

GUY DEBORD, *LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE*

Le signe seul existe, provisoire.

ALFRED JARRY, *CÉSAR ANTÉCHRIST*

T rès différent du régime du signe qui, au Moyen-Âge, régissait tout échange symbolique, religieux ou social, régime dont on pourrait dire que le mot, s'il n'était pas la chose, participait du moins de sa substance, celui sous lequel nous vivions, et dont je veux esquisser ici l'érosion accélérée, repose ou reposait sur la béance entre la désignation et le monde auquel elle renvoie. Et, par contrecoup, sur celle qui fracture le signe lui-même en signifiant et signifié, à laquelle on pourrait peut-être rajouter, à partir d'une lecture plus attentive de Saussure, celle qui fait du signifiant lui-même un feuilletage ou un spectre composant l'espace qui va de la trace graphique ou sonore à l'«image acoustique» ou «graphématique» qu'elle produit. Ces diverses ouvertures balisaient un espace de circulation où peu à peu le signifiant, comme libéré, s'est ébattu au point de produire l'art tel que nous l'entendons encore aujourd'hui et sans doute la science telle qu'elle s'est développée surtout depuis la Renaissance.

Mais il semblerait que de nos jours cet espace se referme: le signifiant tient plus de l'indice, le signifié voit son champ se

rétrécir à la référence, le référent se confond avec un contexte, lui-même réduit jusqu'à l'indigence solipsiste, la figure cède peu à peu le pas à la nomenclature pure et simple. Un positivisme de la localisation s'installe insidieusement à mesure que la peste moderne de la communication paradoxalement permanente — que communique-t-on, en effet, quand on communique en permanence? — nous entraîne vers le choléra du signe devenu simple signal, le plus souvent abrégatif. Tout cela sans parler de la réduction systématique de la langue, qui voit des pans entiers de son appareil conceptuel disparaître avec l'abolition d'une bonne partie de son répertoire de nuances et de précisions: non seulement des temps comme le passé simple et le futur antérieur — en fait à peu près tous les temps de l'imperfectif et de l'inaccompli, comme si, dans la pensée binaire, être possible c'était aussitôt être fait —, non seulement des temps, dis-je, mais des modes entiers deviennent obsolètes: le subjonctif est une espèce menacée et le conditionnel ne vaut guère mieux. Nous nous acheminons tranquillement vers l'usage exclusif du présent de l'indicatif dans ce qui ressemble fort à une véritable infantilisation du langage, rivé à l'ici-maintenant. En fin de course, l'expression exclusive d'un soi évanescent bien que quasi insaisissable — et peut-être est-il insaisissable, justement, parce qu'il n'est qu'une bulle d'instant — devient «l'impératif catégorique¹» du siècle.

1. Quelques formules de Kant éveillent un écho particulier dans le contexte qui est le nôtre: «Agis seulement d'après la maxime grâce à laquelle tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle» (*Fondements de la métaphysique des mœurs*, traduction Alain Renaut, Paris, Garnier Flammarion, 1994, p. 97); «L'idée de la volonté de tout être raisonnable conçue comme volonté instituant une législation universelle» (*Ibid.*, p. 111), d'autres encore sans doute qui insistent, même si c'est dans un dessein moral, sur l'ancrage individuel de tout universalisme, mais qui font apparaître également les germes du solipsisme dévastateur qui collectivement nous anime. C'est sur cette position kantienne que, dans son dernier ouvrage, Alain Touraine fonde sa conviction que le sujet, en tant que porteur des droits de l'homme, va succéder à l'individu qui a provoqué, par son apothéose, «la fin des sociétés» (voir *La fin des sociétés*, Paris, Seuil, 2013).

Un mimétisme généralisé

Il sera question ici de cet espace massifié et massifiant, imaginaire mais réifiant, qu'on appelle les réseaux sociaux. Ils sont à n'en pas douter l'effet, non seulement de la technologie, mais aussi de la pensée binaire qu'elle sous-tend et qui la propulse. Réductrice, massifiante et foncièrement métonymique, analytique et décomposante, celle-ci referme le signe sur un simple signal ontologique qui interdit tout autre partage que la cohabitation, la co-présence, et prévient presque la représentation, si la représentation se fonde sur cette distance qui permet la métaphore — et, en termes de représentation politique, par exemple, l'élection de quelqu'un qui n'est pas la copie conforme de l'électeur, telle que la promeut le discours très répandu qui veut que l'on vote pour quelqu'un à qui *on s'identifie*. Sur les réseaux sociaux, on s'identifie sans cesse, en fait de représentation, à un avatar de soi-même, ce qui explique la vulgarité et la haine enfantines qui s'y déversent : *c'est pas moi, c'est l'autre, et je est un autre*; même pas un masque, un simple moment qui me traverse l'esprit. Cette identification, elle est déjà, elle aussi, l'effet d'une présupposition et d'une suppression de la distance : quand ils vont voter, monsieur et madame Sondage donnent dans la réplique, au sens sismique : ils se rejoignent eux-mêmes. Et d'autres, par entraînement métonymique, les singent plus ou moins volontiers. La société de masse a le mimétisme chevillé au corps. Partout où s'offre quelque chose à voir, personne, lieu, évènement ou chose, je viens insérer ma propre image, pour que, fondu dans le paysage, j'en reçoive toutes les caractéristiques. Le mimétisme, comme épiphanie et apothéose.

Le mimétisme, quand il est, comme maintenant, absolu, c'est la phase terminale de la métonymie, dont nous voyons le développement viral dans toutes les sphères de la pensée et de la communication. La métonymie est en effet, au contraire de la métaphore, la figure de l'inclusion, du découpage interne d'un ensemble préétabli — paradoxalement de façon souvent

rétrospective, puisqu'il n'existe, à proprement parler, que lors de son actualisation —, mais elle est aussi, quand son mouvement s'inverse, comme nous le voyons de nos jours, la figure de la ruée vers le même, de la résorption dans l'Autre, la masse, la chose; la rumeur, par exemple, le fameux *buzz* des réseaux sociaux. Il faudrait, dans ce cas, parler de rétro-métonymie ou d'ana-métonymie, pour bien signifier que dans ce cas la partie actualisée précède le tout virtuel ou logique et veut s'y res-souder, donnant la préséance et même la préexistence à ce qui ne se tient dans le champ du référent que par son appartenance. S'opère ici une métalepse logique qui veut que la partie précède le tout, l'effet la cause, comme dans cette «précession des simulacres» où Baudrillard voyait la marque de notre société de simulation tout autant que de consommation.

Les réseaux sociaux sont le lieu où se déploie dans toute sa virulence la métonymie devenue épidémie. Quand tout un chacun entreprend, toutes affaires cessantes, d'y documenter sa vie non seulement au jour le jour, mais, comme on dit, «en temps réel», il n'y a plus de proprement «social» dans ces réseaux qu'une lutte de chacun contre tous pour la capture de l'espace-temps par une péroration quasi incessante. Le triomphe de la chronique familiale avère la posthistoire en opérant la liquidation de toute contextualisation temporelle extra-individuelle sans laquelle, pourtant, on en conviendra, il n'est pas de partage du signe. Et bien à l'abri des murs virtuels de sa forteresse vide, chacun inverse naïvement tous les effets de masse dont il est victime et proclame avec la satisfaction de s'être fondu dans ce qu'il croit être un aval universel: «les médias pensent comme moi», pour reprendre la formule qui sert de titre à un livre de François Brune².

Chacun doit impérativement avoir un compte Facebook et un compte Twitter, quand ce n'est pas un site Web, non pas

2. François Brune, *Les médias pensent comme moi*, Paris, L'Harmattan, 1996.

pour communiquer vraiment, mais pour occuper, squatter même, cet espace qui n'appartient à personne et n'engage personne à rien. Car comment qualifier d'engagement ces clics où la foule du Web se complait? *Je suis Charlie, Je suis Kénian, Je suis Tartempion, Je suis rien*, un clic, une ponctualité et mon nom est ainsi légion. Quand l'engagement est un clic, *je clique, donc je suis*. Et le nous n'est qu'un nombre: les millions, par exemple, qui proclament aimer telle vidéo de chat qui chante. En fait de métaphore militante et de représentation assumée, on repassera. Et pour clôturer le tout, on se rédigea soi-même son entrée dans Wikipédia, la grande encyclopédie de tous par tous et pour personne. Car la masse n'a que faire de la lecture, du déchiffrement, du signe ou de message: elle ne veut que *faire masse*. Qui lit vraiment ce qu'écrivent les autres dans les réseaux sociaux?

On aura compris qu'il s'agit dans tout cela d'aliénation, mais poussée à l'extrême jusqu'à la réification. N'est-ce pas Aristote qui disait de l'esclave qu'il n'était qu'un « objet animé »?

L'agglomérat obligatoire, la masse produite tout autant par des processus économiques et publicitaires concertés que par tous ces égos qui tournent sur eux-mêmes, comme une illustration de la théorie quantique, pour qui le mouvement peut produire de la matière, la masse est devenue un lieu en soi: virtuel avec les rumeurs virales de la toile ou les éclosions de bêtise qui y matérialisent cette conscience heureuse d'une collectivité anonyme, atopique et achronique, qui prend l'effervescence pressée pour de la vitalité et qui jouit d'elle-même comme du seul espace qui reste; mais un lieu aussi actualisé, comme un effet de surprise, avec les *raves* et les *flashmobs*, ces *kaïros* technos de masse où rien n'a jamais lieu que le lieu d'être ensemble et le lieu de le dire. Et les médias traditionnels, en quête de public, déversent dans l'espace non virtuel tous les remous qui agitent cette masse, ce cloaque d'images, ce « tout à l'égo », comme dirait Benacquista.

Replacer plus haut

Mais revenons à la figure, moteur du signe. Ce qui, à mon sens, le fait gripper de nos jours, c'est ce que j'appellerais la maladie de la métonymie : cette maladie, la perte pure et simple de la métaphore, complètement résorbée dans le propre ou même la tautologie, représente son affection parasitaire.

Si j'affirme que nous vivons l'ère d'une pathologie de la métonymie, c'est que toutes ces figures de proximité, ces tropes du déplacement *in præsentia*, mais virtuellement ou logiquement, dessinent de loin en loin l'image d'un grand tout dans lequel la figure elle-même n'est qu'un prélèvement plus ou moins justifié et, je l'ai dit, rétrospectif. Plus libre, la métaphore, quant à elle, s'enlève toujours sur deux synecdoques. C'est dire qu'elle est, en droit et en fait, seconde. Elle émerge d'un premier découpage référentiel opéré par la métonymie à l'intérieur d'un ensemble qui reste implicite.

Or, de nos jours, cet ensemble préétabli, voilà qu'il se trouve pris dans un processus de coalescence, une sorte de *Big Crunch* menaçant. Ce grand tout à quoi notre symbolique actuelle nous ramène sans cesse, c'est le marché et la masse dont la consommation n'est que le liant ou l'élan. Marché et masse sont notre dieu car, sous deux appellations différentes, il s'agit d'une seule et même entité. Comme Baudrillard assignait à l'ère de la simulation où nous sommes « la précession des simulacres », on peut parler dans ce cas de la précession de la partie sur le tout : ce que j'ai appelé la rétro-métonymie.

Malraux a eu raison, le XXI^e siècle est religieux, du moins dans ses débuts, mais sa religion, c'est la fin du social et la réduction des signes, l'individu n'étant plus en rapport qu'avec la fantasmagorie de la masse.

Ce rapport entre une insignifiance, mais toute-puissante dans sa polysémie, et le lieu où elle se pose ou s'incarne est d'ailleurs proche de ce que Marcel Mauss appelait le *mana*, émanation de l'esprit de la communauté et production du lien social :

«Ce mot subsume une foule d'idées que nous désignerions par les mots de pouvoir de sorcier, qualité magique d'une chose, chose magique, être magique, avoir du pouvoir magique, être incanté, agir magiquement; il nous présente, réunies sous un vocable unique, une série de notions [...] et réalise cette confusion de l'agent, du rite et des choses qui nous a paru être fondamentale en magie³.» Lévi-Strauss parle à ce sujet de «signifiant flottant» et précise ainsi sa fonction: «s'opposer à l'absence de signification sans comporter par soi-même aucune signification particulière»; il ajoute: «ce signifiant flottant [...] est la servitude de toute pensée finie⁴.» «Confusion de l'agent, du rite et des choses», dit Mauss, servitude de toute pensée finie où la seule chose qui s'oppose à l'absence de signification est un signifiant flottant qui ne «comporte par soi-même aucune signification particulière», souligne Lévi-Strauss... Ne sommes-nous pas ici dans une description de nos sociétés où la masse informe tout et ne renvoie qu'à elle-même?

Toute référence un peu spécifique, c'est-à-dire tout appel à communauté autre que celle-là, est ainsi éradiquée. La référence, au-delà même de l'autoréférence du modernisme exacerbé, est devenue une boucle tautologique. Et la prophétie de Malraux avait manqué l'essentiel: la privatisation des religions qui, loin d'être les liens que l'étymologie indique, ne sont plus que des sectes quasi individuelles ou idiotes, au sens étymologique là encore, chacun s'en bricolant une à sa convenance. Le lien d'autrefois s'est réversibilisé en indice de désunion, le symbole est devenu diabolique, toujours au sens étymologique de ce qui défait, désunit, délie ce que le symbole avait lié, conjoint, regroupé.

3. Marcel Mauss, «Théorie générale de la magie», dans *Essai sur le don*, Paris, PUF, 2012.

4. Claude Lévi-Strauss, «Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss», préface à Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 2015.

À l'intérieur de cet espace désormais délié et qui n'appartient à personne, mais où chacun s'agite comme un corpuscule fou, il n'y a, malgré les apparences, ni représentation ni image : il n'y a que de la masse qui, parce qu'elle est miniaturisée, se croit nommée, identifiée, individuelle, irréductible, alors que ses désirs ou ses tropismes, ainsi que son comportement, sont de part en part des effets de masse.

Privés de toute référence, leur pouvoir de dénotation aboli, les signes, désormais sans valeur d'échange, se trouvent pratiquement réduits à une connotation en forme de redondance, de soulignement, d'ornementation. Breloques et colifichets, tatouages et *peircings* ne font qu'ouvrir des guillemets sur la jeunesse de leurs porteurs, quel que soit leur âge. Car les tatouages, par exemple, qui ont dans certaines sociétés traditionnelles une fonction sociale, en particulier symbolique, sont détournés, capturés tels quels sans qu'ils n'aient d'autre fonction désormais qu'une sorte de revendication soulignée de présence irréductible. Ce sont des signifiants flottants, au sens de Lévi-Strauss.

Vitesse et masse

Dans la langue elle-même, ou plutôt dans la parole (pour reprendre la distinction saussurienne), foin de syntaxe trop complexe, de phrase trop longue : tout doit précipiter l'expression et la restreindre au nom de la vitesse. Il faudrait faire une analyse dromologique à la Virilio pour montrer à quel point tout dépend d'elle et conduit à une massification – le *Big Crunch*, que j'évoquais tout à l'heure, comme figure de la réduction de la distance et de la convergence centripète. L'accord qui se fait avec le sujet le plus rapproché, au point d'élire comme sujet le mot qui s'y prête, en est un indice. La vitesse fait foi de tout, parce qu'elle fait masse : le premier qui réagira, qui lancera la rumeur, sera le premier flocon en passe, croit-il, de devenir boule de neige et d'entraîner l'effet d'avalanche qui va avec. Comme ces pauvres hères que l'on voit

camper sur les trottoirs toute la nuit pour être les premiers à acheter la dernière merveille cybernétique qui s'écoulera à des millions d'exemplaires. «Soyez le premier à réagir à cet article», vous invite la presse, «le premier à faire une critique de ce livre», vous enjoignent les librairies en ligne.

Au XXI^e siècle, l'homme aura décidément été dépassé par sa propre vitesse.

Nos passions, positives ou négatives, sont instantanées et solubles, comme l'ersatz de café; elles sont fondamentalement superficielles et éphémères; elles n'engagent jamais que l'écume de nos jours et ne forment, somme toute, qu'un des visages de notre adoration de l'ordinaire et de notre goût, symétrique et complémentaire, pour l'extrême. Curieusement, à moins que ce ne soit, au contraire, en toute logique – et, dans ce cas, il faudra bien un jour se pencher sur cette solidarité fondamentale de l'ordinaire et de l'extrême –, *tout est extrême*, du capitalisme au sport, en passant par la sexualité et un certain courant de la cuisine moderne, tout est extrême, sauf l'art. À moins de ne considérer comme une forme d'extrémisme le déplacement prétendument inattendu et la monstration complaisante de l'insignifiant, tels que les pratiquent les innombrables épigones de Duchamp et de Warhol qui grouillent dans les centres d'artistes, les écoles d'art et les galeries. Parlant d'art, je n'entonnerai pas le discours courant qui veut que l'art montre la voie, une autre voie, une rupture ou un changement qui vient; baptisé symptomatiquement «actuel» pour s'opposer à «contemporain», dont le contexte serait, on en conviendra, infiniment plus vaste, il m'apparaît, au contraire, parfaitement conforme aux exigences d'une société de masse, avec l'insistance qu'il met sur la participation, l'interactivité⁵.

5. L'interactivité dont il est question en art contemporain n'a rien à voir avec celle qui, de tout temps, a caractérisé la littérature où le texte est modifié, mais de façon secrète, tacite et non explicitée, sauf par son écriture sous forme de critique, par la lecture qui l'actualise, le modifie, l'achève en quelque sorte, mais toujours provisoirement et individuellement. L'interactivité de l'art

La dissolution de l'œuvre dans l'évènement et de l'artiste dans le public auquel il cède modestement la place, comme une particule s'agglomère à la masse.

Quand le message se réduit à une simple manifestation de présence, c'est finalement la machine qui parle et vérifie que tous ses rouages fonctionnent. La réification devient dès lors la con-vocation de la masse et son accroissement incessant par l'appel qui est ainsi fait de chacune de ses poussières. Le tout économique est la partie noble de cet effacement de l'individu. Il suppose encore une distanciation puisqu'il se présente comme le moyen d'assurer le bien de chacun, mais le tout communicationnel qui en est l'effet n'a pas cette prétention : il n'est plus désormais qu'un trou noir où chaque égo s'abîme. Avec joie.

Le lieu de l'Autre n'est même plus un regard, c'est une machine, une machination technologique qui formate le simili sujet que nous prétendons encore être. Cet espace qui s'ouvre à l'horizon de notre désir, ce lieu de toutes les médiatisations, il ne s'agit plus d'entrer en relation avec lui, comme on entre en relation plus ou moins dialectique avec l'altérité : il s'agit de l'envahir, de le conquérir, de l'occuper pour qu'il nous fasse naître enfin tels qu'en nous-mêmes l'éphémèrité nous change. On appelle ça, au fond, un mythe d'autochtonie : quand le sujet, individuel et collectif, s'invente un autre engendrement que le ventre qu'il sait l'avoir porté. Ne dit-on pas des jeunes, désormais, qu'ils sont « natifs du numérique » ?

Dans tous les éléments peu réjouissants de ce constat, je persiste, hélas, et je signe Cassandre ou Tirésias. Avec ou sans mamelles. Dans l'indécision et l'indistinction où nous flottons tous désormais, et pas seulement en matière de sexe.

actuel est événementielle, publique, expressément manipulatrice et purement réactionnelle. Elle est la rançon de la participation du public et non de l'individu, ou, alors, pour autant qu'il fait partie d'un groupe.

La langue, disait en substance Saussure, n'est faite que de la mise en œuvre de différences. Nous ne nous sortirons de cette pétrification qui sans cesse nous advient qu'en réussissant à repenser complètement cette différence qui sépare et coordonne à la fois l'un et le multiple, le soi et l'autre, l'individu et le groupe, qui n'est pas la masse. Groupe, de l'italien *gruppa*, «nœud», «assemblage»; mais éloignons l'origine germanique de ce mot: *kruppa*, «masse arrondie».

Ou peut-être devons-nous, moi et quelques autres, n'avoir d'espoir pour l'humanité — même si cet espoir est, pour nous, mortifère — qu'en acceptant de nous reconnaître, nous les inquiets, nous les désespérés, comme une espèce en voie d'extinction et fièrement, mais nostalgiquement, signer, devant les Cro-Magnon post-humains *sapiens* du numérique qui nous submergent, Neandertal.



